

label en ligne

MUZDALIFA HOUSE

culture comorienne et agitation citoyenne

s i t e w e b



f a c e b o o k



Urgopove

#13. Mars 2020 - Shiwandza shozinisa fikira na maurongozi ya nsi

UN MÊME RÊVE DE MARI QUI SE RESPECTE

Ces images ne me choquent pas. Je ne vois d'ailleurs pas pourquoi elles le devraient. Elles me rappellent ce que j'étais, il y a encore vingt ans. Une fille fraîche, délivrée, sans soucis. J'ai déjà fait pire que ce que vous voyez sur ces clichés, qui montrent plutôt le regard amusé d'une jeune fille, découvrant gentiment ses gambettes, en défiant l'objectif. A l'époque, on nous assimilait au *kiperki*¹. C'est qu'on n'avait peur de rien. Ni des parents, ni des barbus. On buvait, on dansait, on se laissait séduire. On aimait trop la vie pour se pendre les méninges sur le toit.

Si je vous ouvrais mon album-photo, vous seriez sans doute surpris. Vous me verriez en petite culotte sur les plages avec des potes, bouteille à la main. Fascinés ou pas, les gens nous regardaient de loin. On nous trouvait audacieuses, perverses, sans limites. Les hommes nous adulait, nous cueillaient à la sortie des écoles, lorsqu'on y allait, nous affublaient de petits noms. Une fois, on m'a surnommée « petit veau ». Il paraît que c'est une expression, qui était à la mode, dans les années 1980. D'autres fois, on m'a traitée de *lamu, tendeziz*². Rapport à la manière, dont on saignait les larfeuilles de ces messieurs. Une manière toute à nous de nous servir sur la bête.

Des enseignants, des ministres, des tontons d'un soir, nous courraient après, pour une seule et même raison. Notre jeunesse. Ils appréciaient de jouir sur nos corps, à moitié dénudés. Nous, on adorait leurs cadeaux. Nos proches en profitaient, également, parce qu'on savait tout partager. La fille sur la photo, c'est moi qui l'ai présentée au gars, à qui appartenait la bagnole. C'est aussi moi qui l'ai présenté au photographe, qui n'en revenait pas de voir une fille s'étaler ainsi sans avoir peur d'être affichée. Six ans, plus tard, je même me disais choquée par une de mes copines, arrêtée pour une histoire de partouze en photos, en compagnie d'un ponte de la gendarmerie à Mwali. A certains, il faut du temps pour comprendre, comment s'instruit le changement. Nous, on a mué depuis. Nous sommes devenues « mères », avons redécouvert la pudeur, au passage.

Nous n'avons jamais été dupes, mais nous sommes très loin des délires révolutionnaires de « *mwanamshie rubu ulatse*³ » et des extravagances du *debe*⁴. Nous évoluons dans cette société hypocrite, qui nous traite de salope, de chienne, de *susu la madzi*⁵, au moindre geste, tout en appréciant de jouir sur nos corps, dans tous les sens du terme. A l'âge qu'on avait sur ces photos, nous étions choyées comme des pouponnes inflammables, que tout le monde s'empressait de monnayer à sa guise. Nous n'apportions pas que du plaisir aux maris volages. Nous rapportions aussi de l'argent. A nos mamans, à nos amies, à nos confidentes, qui profitaiient de nos corps-à-corps, en feignant de n'y rien piger. Nous étions de petites femmes-objets à taux rentable. Un business comme un autre. Avant nous, les filles se cachaient pour satisfaire à la demande, alors que nous, on s'affichait, parfois en bande. Le phénomène remonte au début des années 1990. Nous nous affirmions, à cause de la crise, qui nous poussait aux fesses.

Notre seule erreur, c'était de croire que nos corps nous appartenaient dans un pays, où la femme se voile le jour pour tromper son monde. Ma tante m'a dit qu'à son époque les regards ne s'offusaient pas autant que maintenant dans l'arrière-pays. La tolérance était plus grande. Le machisme, aussi. Ce qu'elle oublie de mentionner. Les étudiants de retour du Golfe sont venus bousculer la relation que le Comorien entretenait avec sa religion. Paradoxalement, les imams mariaient les catins – *banati l'judjari* – aux mercenaires – *matrisa damu* – du temps du président Abdallah, au nom de l'islam, sans que cela ne choque personne. Les gens font semblant d'avoir oublié les *mama tsara* et les *mama b*, mais ma génération n'a fait que poursuivre un mouvement, initié une décennie plus tôt. Un mouvement de libertinage et d'émancipation, sans lequel nous serions restées au pied du mur, pour la plupart. Je sais de quoi je parle. J'ai vu des filles courir le légionnaire dans les bars de Mayotte, en risquant leur vie.

Moi, mon mari, je l'ai rencontré dans une boîte à Moroni. J'ai un oncle qui a joué les chaperons. Il disait que si je me comportais bien, mon blanc allait me ramener en France. Ce salaud m'a laissé tomber à Mamoudzou pour une fille de Diego, trois ans plus tard. Heureusement que j'ai rencontré mon deuxième mari, un comorien. C'est avec lui que je suis venue à Marseille, où j'ai pu reprendre des études, et où je peux enfin parler d'autre chose. Au pays, les gens oublient, de toutes manières, ou font semblant de ne plus se souvenir. La fille sur ces photos est devenue une *djaula*⁶. Elle connaît ses premières prises de tête avec sa fille aînée, en ce moment. Elle ne supporte pas que les hommes courrent après sa petite. Elle lui donne des leçons de fille parfaite. C'est ça notre drame à toutes. On finit toujours par entrer dans les ordres. Je parle, bien sûr, des filles comme nous. Les filles de la plèbe, qui sortent de milieux modestes, sans autre avenir que celui des mecs qui nous courrent après. On a toujours eu que notre cul pour monter les marches.



© Ph. Souf Elbadawi | Fonds Washko Ink.

L'effrontée,
son rire, sa joie.

Pour les filles de la bonne société, je dirais que l'enjeu ne se présente pas de la même façon. Elles ont bonne réputation, surtout si elles vont à l'école et passent par la ville, là où nous jouons pourtant toutes avec le feu aux fesses. Celles-là, on ne les voit pas toujours, quand elles rasent les murs, la nuit. Le jour, elles sont bonnes filles, avec des promesses de mariage. Le soir, elles se tricotent des histoires d'amour à rallonge, comme dans les feuilletons. Entre les cousins et les maris volages, les scandales chez elles ne sont jamais loin. Mais elles sont raffinées, vont dans les *ukumbi*⁷, en espérant que le leur soit dix fois mieux. Femmes du grand monde, elles sont distinguées et convoitées. Elles ne sont surtout pas considérées comme immorales, alors qu'elles font pire que nous autres, pour remplir le frigo et renouveler la garde-robe. Mais elles sont filles et petite-filles de. Misant tout sur le « paraître », leur accent est reconnaissable, parmi tous. Sensuelles, élégantes et urbaines, comme pour un tournage de film. Elles ont le même rêve que nous toutes réunies. Un bon mari, qui se respecte, pour ne pas avoir à baisser le regard en public.

Benara

1. « Qui a peur de qui ? Euro mnndru ndo ? » Annonciateur du « je uriao » des quartiers périphériques d'aujourd'hui.
2. « Lame de rasoir ». Pour dire que les filles agissent comme des lames...
3. Chanson de l'époque soilihiste, reprise en 2004 sur l'album de Zainab, *Chants de femmes des Comores* (Buda Musique), et qui enjoignait à la femme de se libérer de ses chaînes.
4. Tradition musicale, où les femmes, toutes catégories confondues, venaient déverser leur trop plein de frustrations sur la place publique, en transfigurant les histoires vécues et en les noyant dans l'érotisme. Damir Ben Ali assimilait le *debe*, aujourd'hui disparu, à une « contre-culture » (Cf. *Musique et société*, Komedit).
5. « Putain ».
6. Un phénomène très récent dans l'histoire culturelle de l'archipel.
7. La nuit de la mariée.

L'autre poème de la discorde

« Les hommes se comportent alors comme si le rapport conflictuel entre leur vision de la gestion du vivant et la nature des organes génitaux devait perdurer ».

Questionner la femme, sa place, ses envies, dans cette société expose aux polémiques et aux quolibets. Les esprits se veulent souvent prudes et sans histoires. Nul besoin de ferrailler. Mais force est de reconnaître que les hommes ont pris l'habitude de tracer une ligne de feu entre deux camps bien distincts sur ce front. D'un côté, il y a celles qui parlent du genre, impatientes de prendre plus de poids dans les cercles de pouvoir. De l'autre, celles qui s'avouent vaincues, résignées, démunies, face au legs. Les unes se réclament d'un nouvel âge féministe, les autres s'accordent du respect des traditions. Les premières ne sont pas légion, les secondes sont une multitude. Dans les deux cas, la femme demeure une donnée statistique d'avenir : 51,61% dans l'Union en 2018, 52% à Mayotte en 2017.



La relation homme-femme vue par Remond Feisoil, lors du festival O Mcezo de l'université des Comores, mai 2008 à l'Alliance française de Moroni

Rien dans ces chiffres ne détonne cependant à l'idée qu'une femme, en dehors des exceptions et des inégalités sociales, demeure sous l'emprise des familles, de sa naissance à la mort. A l'origine de tous les récits, il y a bien évidemment ce hadith du prophète : « *Le paradis se trouve sous les pieds de vos mères* ». Les hommes le font tellement leur qu'ils finissent par réduire l'espace d'existence de la femme à sa plus simple expression. On la caisse toujours sous contrôle, comme une bête que l'on engrasse, dans l'attente des beaux jours. Origine et fin de tout dans ce petit espace insulaire, elle incarne à elle seule l'honneur des familles. Il faut à tout prix qu'elle soit harnachée pour éviter que le pire ne la transforme en monstre. On la prend donc en mains, assez tôt dans la vie, et on l'installe dans une bulle, où le rigorisme coutumier rivalise de plus belle avec les interdits de l'islam.

Le consensus exige qu'elle devienne l'épouse, la mère, la sœur ou la fille de. Comme l'explique Touhfat Mouhtare, romancière : « *Contrairement à l'homme que l'on enjoint à s'accomplir au-delà de tout cadre social ou culturel, la femme est encore déterminée par les dépendances auxquelles elle est attachée. Qu'elle s'oppose violemment ou qu'elle suive le courant, le résultat est le même : elle est en permanence dans le tourbillon social. Toutes celles qui se détachent de ce duo lutte-soumission sont, pour la plupart, cataloguées (Mona Chollet le souligne bien dans Sorcières : une sorcière est une femme sans attaches). Quand elles sont encouragées à s'émanciper, sortir de leur carcan, elles sont ensuite immédiatement rappelées à leur devoir « naturel » et justifiées pour avoir osé s'en détourner* ».

En dehors du cadre, ainsi formellement établi, une femme incarne, de fait, la tentation. « *Redoutant le scandale, les parents considèrent leur fille comme un diable qui hante la maison* », s'autorise à penser Abdallah Daoud dans un mémoire dédié au statut de ces dames. Son adolescence est le lieu de toutes les contraintes. C'est là qu'on lui enseigne la norme, en lui intimant l'ordre de ne jamais s'aventurer dans les espaces dévolus aux hommes. Ceux de l'organisation du culte, des décisions notabilitaires et de la représentation étatique, sauf exceptions. Seul moment où la politique lui cède une parcelle d'existence, c'est lorsque les décideurs et leurs opposants ont besoin d'imposer leur autorité dans l'intimité des foyers. La femme est faiseuse d'opinions. Une chose que l'institution, y compris coloniale, a bien intégrée dans son exercice. Pas une élection, d'ailleurs, sans lâcher de femmes dans les quartiers, pour sensibiliser au mieux. Difficile aussi d'imaginer l'audace des révolutionnaires, sans leurs femmes en kaki ou leurs milices au féminin. Impossible de décrypter, non plus, le séparatisme dûment inoculé dans ces îles, sans la folgue d'une Zeina Mdere ou d'une Mwana Fatima Mkira Djoumoi.

Les femmes ont toujours été là, promptes à prendre la parole et à se défendre, bien qu'interdites de décision dans l'espace public. En définitive, il y a comme un consensus, dans la manière de faire la part belle à l'homme dans la gestion du politique, tout en sachant bien qu'il n'est pas seul à instruire le réel. Ce qui perturbe, c'est que la femme contribue d'elle-même au processus qui l'efface du paysage. Elle participe au travail de sape, qui la raye des instances de décisions et la condamne à l'arrière-cour, où elle peut, certes, continuer à tirer les ficelles, mais sans pouvoir, jamais, s'en attribuer les mérites. A chaque situation, sa fi-

gure d'homme pour porter la culotte, même si les femmes sont premières, et parfois seules, à profiter des biens du matrilignage. Le patrimoine passe souvent entre leurs mains, de mère en fille, et les préserve du désastre. Pour le coup, le *manyahuli*¹ est une institution qu'aucune faiblesse patriciale n'aurait voulu ou pu imaginer, sans un coup du destin. Touhfat Mouhtare rappelle, par exemple, que « *le système qui fait de la femme la propriétaire et l'héritière du terrain familial lui garantit le droit d'être difficile* ».

Structurant, l'héritage a valeur de dot, bien avant que le mari ne doive la femme à son tour. Ne jamais oublier que les familles prennent leur part de la violence capitaliste. A ce propos, Abdallah Daoud reconstruit la parole du Livre – textes juridiques à l'appui – et y perçoit un appel à la soumission abusive : « *La dot est ce qui est donné à la femme comme équivalent de la jouissance de sa personne* ». Une manière de la contraindre au bénéfice. Enfonçant le clou, Daoud parle de la « *cession d'un corps pour le plaisir et la procréation* ». A l'origine, il y a le frère et l'oncle maternel, qui jouent les éternels anges gardiens. Par la suite, arrive le mari, qui, lui, endosse le rôle du grand seigneur. Pour eux tous, « *la femme n'est capable de volonté et d'action qu'à travers l'homme* », à qui elle doit son salut en ce bas monde. « *Même si elle est de niveau intellectuel ou professionnel supérieur, le bon sens l'amène à se faire toute petite pour maintenir l'harmonie dans le couple* », confie Sittou Rahgadat, auteure d'un mémoire sur la question avec Thanaï B. Abdou Sidi.

Chose étrange ! La transmission des valeurs dans le formatage des corps et des esprits est assurée par les mères, dès la tendre enfance. « *L'éducation sociale, lit-on sous la plume de Saindou, Carayol et Giachino², est articulée de façon à rendre hermétique un cloisonnement qui commence dans le cercle familial où les garçons et les filles sont éloignés au fur et à mesure qu'ils avancent dans l'adolescence. Une éducation qui se prolonge dans l'espace public où chaque sexe est maintenu dans un ghetto, ne laissant que quelques infimes passerelles de rencontres éphémères à l'occasion d'événements familiaux ou communautaires* ». A l'adolescence, le système montre, en effet, toutes ses dents. Produisant de l'ignorance et de la complexité, il devient même oppressif, excluant clairement la jeune fille de l'espace public, sous domination masculine. Les grandes veillent alors au grain pour les rappels à l'ordre, pendant que les proches et les voisins surveillent aux alentours. La féminité s'ancre ensuite dans une perspective unique, celle de se trouver un mari pour la vie.

Les mamans vivent ce déterminisme comme un sacerdoce ou comme un jeu de chasse-trappe, où l'on éprouve les limites de chacun dans la société. L'auteure de *Vert cru³* l'envisage à travers une sorte de troisième pouvoir : « *Celui des femmes-mères sur les jeunes filles. Puisqu'on ne devient femme qu'en devenant mère, c'est-à-dire après avoir payé le prix du sang, on gagne aussi le droit de peser de tout son poids sur celles qui aspirent au même statut* ». Avec les hommes, l'enjeu n'est pas tout à fait le même : « *Les fils sont le jouet des sentiments de leur mère, dont ils rêvent loyalement de « subir les caprices de vieillesse jusqu'à leur dernier jour », et les époux « endurent » avec calme les assauts réguliers de ces êtres superficiels aux humeurs fluctuantes. Car elles sont les gardiennes du temple* ». Cela, d'autant plus qu'elles accueillent l'homme en leur demeure, la plupart du temps. Au nom d'un tas de règles de bienséance matri-

Femme puissance créatrice

« Toi père, que j'ai redécouvert à travers les yeux de la femme que je suis devenue. Je t'ai vu apeuré, trop sensible. Je souhaite du plus profond de mon être que tu trouves la paix ».

« *En plongeant dans les ombres, tu touches à ta lumière* ».

**Idylle et tensions
De l'enfance écorchée à la naissance d'une femme. Histoire d'une tragédie située entre deux eaux. Comorienne née en diaspora, Sania porte comme beaucoup la douleur des destins tordus par la violence des hommes. Témoignage contre les silences adultes. Pour un souffle généreux, dans l'épanouissement et le pardon.**

« Les faits suivant liés à mon enfance font partie de mes zones d'ombre : ils ont impacté ma vie. Si j'accepte de retirer ce voile, c'est dans le but de me libérer de ces « démons ».

Chez ma tante, une image gravée dans ma mémoire. Sur le carrelage, son mari s'écrase sur moi, entamant un va-et-vient. Mon corps devient objet de jouissance. Un jour, croyant visionner un Walt Disney, je vois. Des corps nus de femmes qui ondulent, un homme qui exhibe, fièrement, son bras, avant de l'introduire en elles. Du haut de mes 6 ans, le sexe est violent et laid. Je pense que c'est un mauvais souvenir : j'ignore que cette plaie ouverte attirera d'autres mouches, perverses.

Nous vivions à Pigalle. Ma demi-sœur – 15 ans – est venue des Comores. Elle s'est jointe à notre fratrie. Plus de monde à la maison, plus de passages. Son oncle, à qui il manque une dent, me pousse dans les toilettes du palier, se met à se branler sur moi, achète mon silence avec 10 francs, dépensés chez le glacier.

Ce manège se répète, sans que mes parents ne s'en aperçoivent. Je me confie à ma sœur, qui prend ma défense, en le menaçant. Il continue son jeu ! Quand et comment ce cauchemar va-t-il s'arrêter ?

J'ai mes règles à 10 ans, par miracle. « *Ne parle de tes règles à personne, ne laisse aucun homme te toucher* », me dit ma mère. « *C'est trop tard* », me dis-je. Ses conseils me servent de « bouclier », afin d'éloigner cet homme.

L'horreur dehors

Dans la rue, je m'amuse avec 2 copains. Un homme chauve s'approche de nous, m'ordonne de le suivre, dans un immeuble où il se défréco... Comme l'autre, il achète mon silence. Je me demande pourquoi ils vont vers une enfant alors que les rues sont bondées de prostituées et de sex-shops.

A force, je suis devenue un garçon manqué. Être une fille était à mes yeux une malédiction, mon éducation renforçait cette croyance. Je devais rester à la maison pour me préparer à ma future vie d'épouse.

Mon père s'attribuait le droit de choisir mon prétendant alors que mes frères étaient libres. Le summum de l'injustice était d'entendre qu'une fille devait conserver sa virginité jusqu'au mariage, sous peine d'être punie comme une *susu*⁴.

Ce mariage a été un chaos, représentatif de tout ce que je ne voulais pas (jalouse, possessivité, harcèlement moral...) d'une relation « Homme-Femme ». Leçon courte mais radicale !

Nouvelle vie, nouveau souffle

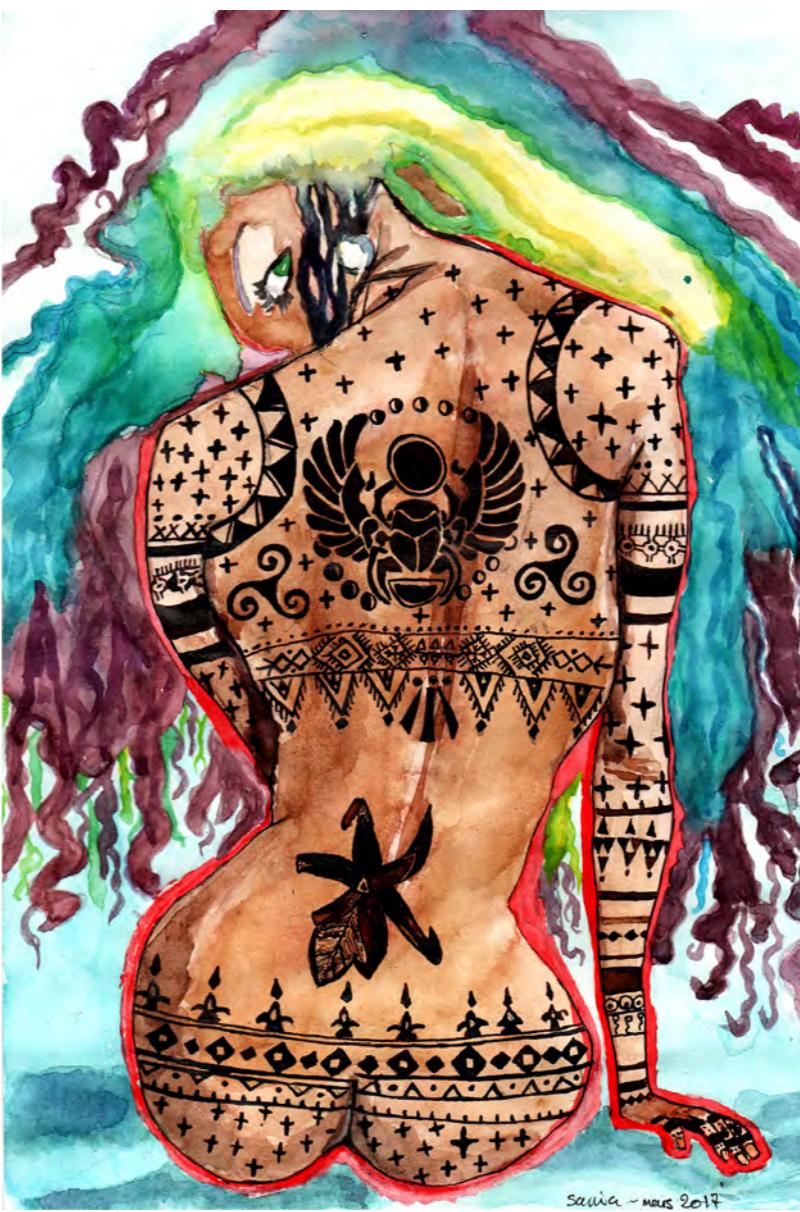
J'appris à affirmer mes choix face à ma famille, assumer un célibat heureux au détriment de l'image du couple – voie soi-disant du bonheur...).

Idylle et tensions

Mon amoureux voulait passer à l'acte, moi je ne me sentais pas prête. Avec temps et confiance, je lui offris ma virginité, mais j'étais dans l'incapacité de prendre du plaisir.

Notre relation dura plus d'un an, et prit fin lors d'un stupide chantage, où je le vis détruire une partie de la confiance que me portaient mes parents. J'avais cru à tort que l'homme serait une échappatoire à la « prison » familiale et à ses coutumes. Au nom de ma liberté, je refusai de céder à sa volonté, et en représailles, il choisit de détruire nos liens.

Ce fut répété avec le fils de mon père venu du bled. Une amie l'a menacé de le dénoncer aux flics. Mon père nous convoqua, me sermonna d'avoir lavé « notre lingé sale » en public, mais ne me posa aucune question. Pour moi, c'était encore plus épouvantable à vivre que les abus ! Comment mon père pouvait-il prétendre me



protéger des dangers extérieurs, alors qu'il en était incapable à la maison ?

J'ai quitté ma famille, en laissant une lettre derrière moi. Ce départ n'était que le début d'un processus de libération...

Et c'est ma mère qui a viré le garçon. J'ai chassé ces fantômes pour vivre mieux et m'épanouir. Pourtant, le schéma insidieux se répétait dans mes rapports amoureux. Je me sentais prisonnière, dominée, lassée.

J'ai mis un terme à la seule relation, où j'ai été épanouie et respectée, pour des critères familiaux - refus du mariage - que j'ai cru être les miens. Très vite, je me suis mariée avec le père de mes deux fils. Nos origines et coutumes semblaient nous rapprocher.

Ce mariage a été un chaos, représentatif de tout ce que je ne voulais pas (jalouse, possessivité, harcèlement moral...) d'une relation « Homme-Femme ». Leçon courte mais radicale !

Nouvelle vie, nouveau souffle

J'appris à affirmer mes choix face à ma famille, assumer un célibat heureux au détriment de l'image du couple – voie soi-disant du bonheur...).

Après une violente migraine, je réalisai mon ignorance face à mes besoins intimes. J'ai repensé à un documentaire sur la médecine orientale : l'auto-érotisme qui soulage les migraines. En pleurs, incapable de me donner du plaisir et de m'apaiser : un chemin que je décide d'emprunter seule. Une forte énergie envahit le bas de mon ventre, ça ne ressemblait pas à un désir sexuel et je ne savais quoi en faire.

Plus tard, on m'expliqua qu'on l'appelait le feu sacré, l'énergie vitale servant à créer ou procréer. C'est en écoutant Éric, un ami, ses textes de rap, ses anecdotes de vie, que j'ai renforcé ce processus de connexion avec mon corps, le maniant avec plus de soins. Massage, bain, danse, régime...

Ses paroles ont transpercé ma chair pour se loger dans mon cœur, une percée qui m'a rendue bien vivante, et bien plus lumineuse. Il m'expliqua l'importance de sentir, d'écouter, d'être présent dans son

Bibi al Camar.
Reproduction © S.A. Chanfi



corps, source de connaissance subtile. Pourtant, je n'ai jamais pu le prendre dans mes bras, pour lui manifester toute ma gratitude.

Ce processus de guérison (en cours) m'a permis de prendre, pour la première fois, mes parents, dans les bras. Pour leur dire que je les aime. Il m'a permis de répondre aux besoins affectifs de mes fils, sans avoir peur qu'ils héritent de mes blessures.

Liée à mes divers héritages, j'ai découvert que la puissance créatrice est féminine. Merveilleuse alchimie de l'énergie sexuelle forgée par mon cœur, guérison de mon corps (temple). Gratitude aux femmes et aux hommes, « précieux alliés », pour certains.

Toi père, que j'ai redécouvert à travers les yeux de la femme que je suis devenue. Je t'ai vu apeuré, trop sensible. Je souhaite du plus profond de mon être que tu trouves la paix.

Avec tout mon amour ».

Sania Ahamada Chanfi

1. Prostituée, femme aux mœurs légères.



La nuit des tortues

Undruushe ou la féminité comoriennne. Entre rêves d'évasion et devoir d'obéissance, la route épineuse vers l'intégrité individuelle. Une nouvelle de Touhfat Mouhata, auteure de *Vert cru* (Komedit).

Être femme, c'est quoi, aux Comores ? Lorsque je pose la question à l'une de mes nièces, je reçois une réponse semblable à celle que j'aurais donnée il y a vingt ans. Un mélange d'étonnement lent et d'espoirs fous. Il faudrait des témoignages et les bouches qui m'intéressent sont encore closes aujourd'hui. Seule une histoire, mêlant la mienne à celle qui se raconte dans nos vies, peut venir à bout de cette question... ou pas.

Les amours d'adolescents, même exprimées à travers des regards, n'étaient pas permises dans le milieu d'où je viens. Sous le vieil arbre, au centre de la cour de récréation, des couples s'étaient mis à fleurir et à se défaire. Ils se dévoiraient des yeux, échangeaient des mots doux. Ils se disaient des banalités à propos des autres couples, parlaient de leurs espoirs, partageaient leurs doutes, vivaient leurs premières illusions.

Des couples légers, cotonneux.

L'absence de sexualité, du moins son absence supposée, les maintenait dans une sorte de rêve éveillé, faisait inévitablement de leur histoire un conte de fées. Enfin, pour les filles. Pour les garçons, c'était une autre histoire. Parce qu'ils subissaient moins de pression de la part de leurs familles et de la société. Impossible, en effet, d'affrayer un garçon en brandissant la menace de la grossesse non désirée. Alors ils entretenaient deux, trois, quatre relations en même temps pour calmer le feu qui les dévorait. Une de ces relations étant idéalement une pute, reconnue par tous comme telle. Une fille que personne ne cherchait à protéger. Des toilettes publiques, comme ils les appelaient, des caniveaux, par lesquels s'écoulerait ce que l'on conséderait comme de la merde jusqu'à ce que le mariage vienne purifier tout cela.

Quant à moi, j'étais de celles qui se contentaient d'être les confidentes. J'espérais ainsi percer le monde mystérieux des hommes, sans avoir à me mouiller. On me confiait des histoires, que je transformais en poèmes et en nouvelles. On me faisait écrire des missives. J'aimais ce rôle de narratrice et de messagère. Survoler la vie, sans avoir à en subir les assauts. J'imaginais vivre ainsi longtemps, au moins jusqu'à ce que le changement qui guettait mon corps ne survienne. Je me trompais.

Près de la maison familiale se trouvait une cabane en tôle ondulée que l'on réservait aux chèvres. Le gardien des chèvres était un bon ami de ma famille. Il s'appelait Darwesh, en hommage à l'ordre des derviches fondé un siècle auparavant par un mystique soufi de l'île. Mais ses premiers patrons jugerent qu'un prénom comme Darwesh ne convenait pas à l'enfant d'un tel village, et Darwesh devint Darou. Comme il était un peu simplet, il n'y a pas vu d'objection.

Darou était de quinze ans mon aîné, mais à trente ans, hormis un bout qui lui dévorait le menton, il avait encore l'impatience, la vigueur et la candeur d'un adolescent. Sa nature servile lui donnait un regard brûlant, toujours en attente, comme un soldat qui attend une raison de se mettre au garde-à-vous. Il se comportait ainsi avec moi plus qu'avec tout autre ; il me voulait une affection si sincère que lorsque mes parents durent réduire le personnel de la maison, ils le gardèrent, par égard pour moi.

Je crois que si j'appréciais autant la compagnie de Darou, c'est parce qu'il me voyait comme personne d'autre ne me voyait. Il me voulait une admiration sans limites. Il était le seul garçon à me voir ainsi. Tous les autres n'attendaient de moi que les réponses à la question « a », « c » et « d » du devoir de maths, ou une aide pour leur dissertation. Comme je refusais de plus en plus souvent de les aider, j'étais devenu leur souffre-douleur. Ils m'appelaient Front National à cause de mon front large. Je les insultais

copieusement en retour ; mais la blessure ne s'effaçait pas pour autant.

Darou, lui, ne cherchait qu'à me faire sourire. Il écoutait avec une touchante attention mes leçons d'histoire, hochait la tête, lorsque je tentais d'éveiller sa conscience et lui disais de ne plus se laisser traîner comme un imbécile par les autres. Tu as le droit de désirer plus, lui serinais-je ; tu as même le droit d'aimer. Et c'était un homme déterminé. Une fois qu'il avait une idée en tête, il était impossible de l'en débarrasser. Ce qui en faisait un allié de choix.

Un soir, je décidai d'aller m'asseoir sous ma fenêtre pour contempler les étoiles. Elles s'agglutinaient dans le ciel et brillaient à travers les nuages, diamants étalés sur un édredon blanc. Darou ne tarda pas à me rejoindre. Il empêtrait la crotte de chèvre et la feuille de bananier. Darou, lui dis-je, raconte-moi une histoire d'amour.

- Come Titanic ? a-t-il demandé de sa voix étranglée.
- Oui, comme Titanic, répondis-je. Mais une belle histoire d'amour.

Il m'a considérée un instant, avant de demander :
- Qui t'a embêtée ?

Dans ses yeux se mêlaient la colère et l'inquiétude, ainsi qu'une pointe d'indignation et de folie.
- Pourquoi me demandes-tu ça, Darou ?

- Tu es triste. Quelqu'un t'a fait du mal. Je n'aime pas qu'on te fasse du mal. Dis-moi qui c'est, et j'irai l'étrangler avec une solide liane en tronc de bananier...

- Calme-toi, Darou, tu n'étrangleras personne.
- Mais tu es triste.

- Alors raconte-moi une histoire, mon ami. Cela effacera ma tristesse. Ta voix m'apaise.

- Viens, dit-il. Allons dans ma cabane et je te raconterai.

Mon bon sens s'est alarmé. Ne pas suivre un homme où ce soit, disait la voix sociale enfouie en moi. Mais j'étais d'humeur rebelle. J'avais eu ma première altercation avec mon père, quelques heures auparavant, et il n'avait pas apprécié que je lui « réponde ». Il me fallait poser un acte, un mini-putch contre son autorité. Me rendre dans la demeure d'un garçon, même aussi inoffensif que Darou, suffisait amplement. Même si personne n'en savait rien, ce serait l'une des rares actions qui émaneraient de moi seule, et non d'une injonction ou du besoin d'approbation.

Alors je suivis Darou.

C'était la première fois que je voyais l'intérieur de sa cabane. Elle était remplie de la même odeur de chèvre, de crotte de chèvre, de sueur et de feuille de bananier que ses vêtements. Il y planait une autre odeur, à peine perceptible, que je ne suis pas parvenue à identifier.

Je ne remarquai pas tout de suite la lueur inhabituelle qui s'était allumée dans ses yeux.

Quand Darou avait une idée en tête, rien ne pouvait l'en déloger. Un jour du mois de ramadan, il avait décidé de suivre les groupes de mystiques dans leur *khurâj* autour de l'île. Ma mère a eu beau lui rappeler l'état lamentable de ses pieds, fragiles et sujets à de graves infections, elle n'était pas parvenue à le dissuader de mener son projet à exécution. Trois jours plus tard, on avait téléphoné à mon père pour lui dire d'envoyer quelqu'un chercher Darou près de l'aéroport de Hahaya, où pustules et ampoules avaient eu raison de sa détermination.

Mais ici, point de routes à parcourir. Il y avait juste lui et moi.

« Je n'ai pas de vitre », a soudain lancé Darou entre deux souffles saccadés. « Pour que tu poses ta main dessus ». Oh non, me dis-je. Il se croit dans Titanic. Il est Jack, et il me veut dans le rôle de Rose. Non, non, non...

Geste de femme - debout

« J'en appelle à toutes les femmes comme moi. Je parle de celles qui ont vécu le pire mais qui se sont relevées, qui ont été battues, violées, trahies, maltraitées, mais qui ont su combattre cette souffrance ».

Sois belle et tais-toi ! Dans un contexte de domination masculine très peu discutée, à l'heure où s'accumulent statistiques et discours sur le genre, s'élève ce cri. Un manifeste contre le harcèlement sans fin des hommes. Un appel au courage, au nom de toutes celles qui se sont tuées, de celles qui se battent encore, se relèvent. Ecrit par Malha, une des figures les plus prometteuses de la scène des musiques actuelles à Moroni.

Je suis belle, je suis forte, je suis respectueuse, je porte l'humain, je donne la vie, j'instruis, je protège, j'aime, je rends heureux, je donne, j'aide, je prends soin de, je souffre pour ! Qui suis-je ?

On me méprise, on abuse de moi, de mon intimité, de ma fragilité, de ma sexualité, de mon respect, de mon intelligence, de mon amour, de ma confiance. On m'insulte, on me bat, on me dénigre, on me martyrise ! Mon combat est celui des femmes, qui à toujours été d'être mieux considérée par la société, d'avoir le statut que nous méritons, malgré la prétendue différence de genre.

De nos jours, nous avons la chance d'avoir des femmes

à des postes de haute responsabilité. Gouverneure, directrice de la culture, conseillères pour la collectivité, enseignantes, médecins, avocates, militaires, et j'en passe.

Malgré cela, on ressent toujours et encore ce sentiment d'infériorité à notre égard. Pour beaucoup, nous sommes

bonnes à marier et à reproduire, à nous occuper du foyer, de la famille, de la cuisine, de la lessive. Bon nombre d'entre nous dérapent pour échapper à ce fardeau !

C'est pour tout cela qu'il me tient à cœur de dénoncer cette situation. Je me suis juré de me faire porte-parole de toutes celles qui, comme moi, l'ont vécu.

Pour celles qui y survivent et surtout pour que nos enfants n'aient pas à subir cette violence. Cette tragédie ne concerne pas que celles qui sont âgées ou adultes...

Non ! Ceci concerne la petite fille, l'adolescente, l'adulte, qui subissent. On peut parler des viols de mineurs à l'école par les professeurs, au shioni, au quartier par les vieux, au champ, qui concernent même des enfants de 3 ans. Parler de l'exploitation des petites filles, récupérées dans les villages, pour servir de bonnes dans les prétdentes « grandes » familles ou à la capitale.

Parler des mariages précoces ou forcés, au nom de la tradition ou du anda. De l'égoïsme des parents qui marient de force leurs filles de 14 ans à un vieux de 60 ans, rien que pour l'or ou leur statut au sein de la société. Des abus sexuels du beau-père, du beau-frère, de l'oncle ou de l'ami de la famille, qui profitent de leur situation, pour faire d'une innocente leur objet sexuel.

Parler des violences conjugales. Du mari ou du petit ami

qui tabasse une femme, qui ne demande qu'à être aimée, à la moindre occasion, sans aucune pitié, ni reconnaissance de l'amour qu'elle donne. Des chantages opérés - tortures morales - par ce professeur d'université, menaçant de faire redoubler l'élève, si elle refuse de le satisfaire, sexuellement. De cet ex. qui menace de publier sur les réseaux sociaux la photo (*revenge porn*) qu'elle lui avait envoyée, lorsqu'ils étaient ensemble, simplement parce qu'aujourd'hui elle ne veut plus de lui.

Tout cela affecte la vie de la femme, qui ne se sent pas

forcément utile dans ce monde de brutes. Pour toutes ces jeunes filles, qui réussissent à aller de l'avant, malgré cette violence, entrer sur le marché du travail

reste un défi majeur, puisqu'elles sont obligées de se vendre pour un poste, de vendre leur corps, leur dignité, et pour quel salaire ? Quelle image ?

Non ! La femme n'est pas un objet ! Elle n'est pas un instrument. Elle n'est surtout pas cette chose dont vous servez pour satisfaire vos besoins. La femme est le berceau du monde, mère de l'humanité. Elle mérite respect, amour, reconnaissance, attention et satisfaction.

Elle mérite tout le bonheur que l'être humain puisse donner.

Alors, j'en appelle à toutes les femmes comme moi. Je parle de celles qui ont vécu le pire mais qui se sont relevées, qui ont été battues, violées, trahies, maltraitées, mais qui ont su combattre cette souffrance. Je vous implore de ne plus jamais vous laisser abattre par ce poids qu'ils nous font porter. Prouvez-leur que vous êtes fortes, que vous savez relever les défis, que vous savez combattre les obstacles, que vous savez vous relever après chaque chute. Car il n'y a pas plus fortes dans ce bas monde que celles qui portent et donnent la vie.

Soyons fière et battons nous !

Malha



La jeune chanteuse.



© Ph. Soeuf Elbadawi | fonds Washko Ink.

L'image

HABARI ZA PICA LA USIKU

Une œuvre de Moussaïd. Disparu à Abidjan en novembre 2019, cet ancien compagnon de la révolution, considéré comme l'un des pères de la peinture comorienne moderne, a longtemps été cité en exemple pour avoir croqué les hommes de la tradition archipélique. Giraud, Henry et Bamana - où qu'ils soient - s'en souviennent encore. Commise sur les murs de l'hôtel Karthala à Moroni, d'après une photo, et à la demande, probablement, du taulier de l'époque, cette œuvre, magnifique, malgré sa préciosité, est un hommage appuyé à Djumbe Fatima, rare femme à avoir régné sur cet archipel.

Née Fatima Soudi Binti Abderahmane, Djumbe est surtout emblématique de la manière dont le monde politique traite le genre féminin dans ces îles depuis des siècles. Opprimee par son entourage, la seule souveraine connue du 19ème est promise, dès l'enfance, à un destin de palais. Par un père aimant - Ramanetaka - qui la désigne, contre vents et marées, comme successeur. Issu de la famille royale à Madagascar, marié à l'ex-femme de Radama Ier, ce « sultan malgache », connu localement sous le nom d'Abdallah Ier, avait dû comprendre l'importance du lien matrilocal dans le prolongement de son règne.

Fille de Ouallah, Djumbe Fatima voit son destin chamboulé à la disparition du père. Elle n'avait que cinq ans : un âge où l'on ne résiste pas à la puissance des conquérants. Au nom de la France, le commandant Passot à Mayotte la met, d'office, sous l'influence d'une gouvernante créole, Mme Droit, pour mieux la circonscrire. Il essaie un temps de lui arranger un mariage avec le futur Radama II, son cousin de la Grande île, qui refuse, et en profite pour écouduire les prétendants, tel le sultan Fumbavu d'Itzandra. Couronnée à 13 ans sous la tutelle française, elle se marie finalement à Said Mohamed Ben Nasser Abu Said alias Makadara, un de ses cousins de la branche *eastaf*. De lui viendra la décision des 300 mohéliens partis guerroyer à Zanzibar.

Les hommes, quand ils le peuvent, grignotent les prérogatives de leur épouse. Débarrassée de Makadara, Djumbe Fatima se retrouve sous l'emprise coloniale française à nouveau, avec la signature d'un traité en 1865, qui fait de Joseph Lambert, son amant, l'homme fort de l'île. Elle aura divorcé auparavant du prince Said Omar El Maceli de Ndzuani. Comme s'il lui fallait à tout prix être la proie d'un mâle intrigant pour continuer à régner tranquille. La seule fois où la partition se laisse perturbée est lorsqu'elle abdique en faveur de son fils, Mohamed Ben Said Mohamed Makadara. Encore un homme ! Ce qui attise aussitôt les tensions avec les Français, qui bombardent Fomboni, afin de la ramener à la raison. Les hommes et leur poigne de fer...

Débarrassée de Makadara, Djumbe Fatima se retrouve sous l'emprise coloniale française à nouveau, avec la signature d'un traité en 1865, qui fait de Joseph Lambert, son amant, l'homme fort de l'île. Elle aura divorcé auparavant du prince Said Omar El Maceli de Ndzuani. Comme s'il lui fallait à tout prix être la proie d'un mâle intrigant pour continuer à régner tranquille. La seule fois où la partition se laisse perturbée est lorsqu'elle abdique en faveur de son fils, Mohamed Ben Said Mohamed Makadara. Encore un homme ! Ce qui attise aussitôt les tensions avec les Français, qui bombardent Fomboni, afin de la ramener à la raison. Les hommes et leur poigne de fer...

Ballotée entre mari, amant et fils, le destin de cette femme se vit pourtant comme le récit d'une longue lutte pour l'indépendance. De rupture en rupture, elle débarque,

sur les conseils d'un émissaire, à Zanzibar d'où elle part pour la France, avec la volonté ferme de plaider sa cause auprès de Napoléon III, qui ne la reçoit pas. A son retour en 1868, elle s'imagine, un temps, reprendre le trône au fils, et se voit empêchée dans son élan par le sultan Said Madjid et ses amis du consulat français, à Zanzibar. Triste sort que celui d'une femme de tête une fois prise dans les rets d'un pouvoir tenu par les hommes.

La mort de Said Madjid et la chute de Napoléon III l'autorisent à rentrer sur son île, où elle fait face à de nouvelles intrusions françaises, avec un fils quasi tétonisé par la force de l'ennemi. Le sultan Mohamed Makadara négocie la reddition, avant de mourir en 1874. Djumbe Fatima en profite pour reprendre son trône. Mais elle se marie sans tarder en 1875 avec le français Floriot de Langle, qui assèche volontiers son pouvoir contre les deux enfants qu'il lui donne. Un prêté pour un rendu ? Les hommes - c'est bien connu - sont cruels. Au fond, jamais Djumbe n'aura eu ce qu'elle désirait tant : le droit d'exister par elle-même. S'extirpant des oripeaux d'une enfance sous bonne garde, elle s'imaginait un avenir fait d'audace et désir, où la fille du sultan converseraient avec les puissants, à commencer par ce Bonaparte qu'elle est partie rencontrer à Paris, mais qu'elle ne verra jamais, devenant, par contre, une curiosité pour des français en mal d'exotisme, en pleine période d'exposition universelle.

Djumbe Fatima incarne à elle seule cette tragédie. Celle des femmes qui, malgré l'importance du genre dans le legs, sont réduites au silence en cet archipel. Peu respectées, à peine écoutées, souvent abusées par la tyrannie des hommes. Les règles et usages, régis par eux, leur interdisent le grand jeu dans l'espace public, pour des considérations prétendument religieuses. Sur cette scène politique se succèdent donc les hommes, et encore des hommes, et toujours des hommes. Sur cette image, le mari enturbanné siège aux côtés de la souveraine à demi voilée, le vizir et la suivante à leurs pieds. Les deux hommes et les deux femmes sont loin de représenter le même poids social. Le dictionnaire nous dit que « sultane » signifierait, en réalité, femme de. Personne n'a donc réfléchi à l'idée que la fonction pouvait être endossée par ces dames. Djumbe, que les déboires d'une vie ont parfois transformé en « fatima de la république », est de fait devenue une métaphore du genre dans cette société où la femme, par peur de déplaire au commun, consent sans discuter à ce qu'elle ne désire point. Aouch !!!

Soeuf Elbadawi

FATUMA MOHAMED ELYAS L'entretien

Professeure d'anglais à la retraite, devenue créatrice de mode (*Harmony Tropic*), il y a quelques années, cette comoro ougandaise, formée à l'université Cheikh Anta Diop de Dakar, est connue pour son parcours en politique. Ancienne cadre du Front Démocratique, Fatuma Mohamed Elyas est très active dans la défense des droits humains. Son engagement citoyen, y compris sur des questions liées au genre, l'amène également à s'investir dans le collectif en charge de l'actuelle campagne de sensibilisation contre le Covid-19.

Que dire du confinement de la femme dans cette société ?
Si on prend l'aspect sociétal, on dit qu'elle est épanouie, qu'elle prend les décisions à la maison et décide du mariage de son frère. Mais c'est peu par rapport à moi, femme engagée et féministe. Car la femme est confinée dans un rôle, où elle ne tranche pas par rapport à la gestion des affaires de l'Etat.

Briser les chaînes de la femme était l'un des crédos du régime soilihi. Qu'est-ce qu'il en reste ?

C'est dommage. Il n'en reste pas grand-chose. A l'époque, il a été montré que la femme pouvait être militaire, être garde du corps du chef de l'Etat. Il y avait des femmes mécano formées à l'école de Patsy. La femme était sur les chantiers. C'était une avancée considérable. Quarante deux années plus tard, on est revenu à un stade zéro. « Zéro », par rapport à l'implication des femmes dans des secteurs auxquels elles n'avaient pas accès, jusque-là. Je pense qu'il y a eu un recul. Il y a bien sûr de plus en plus de femmes formées. Des professeures, des médecins, des pharmaciennes... On ne va donc pas dire que c'est zéro total, mais le rythme est brisé. On aurait pu arriver à une équité sans complexes.

La religion est-elle un problème ?

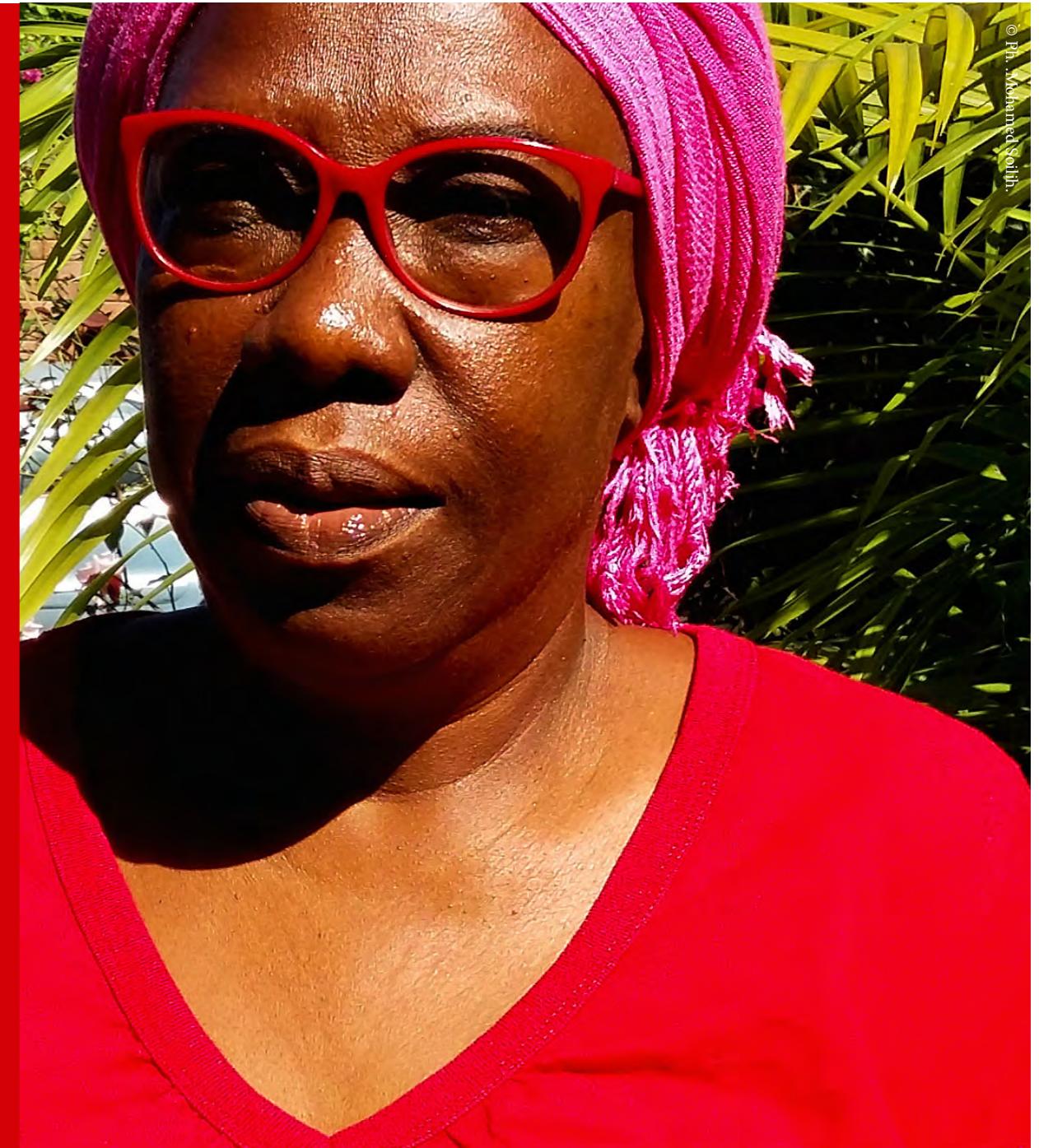
Quelque part, oui ! On a longtemps vécu dans la tolérance. Mais l'islam est aujourd'hui confronté à des extrémismes, qui rendent la femme moins visible. On voit des jeunes femmes instruites, qui nous arrivent voilées de la France, avec des concepts que nous, leurs parents, qui avons 60 ans, aujourd'hui, n'avons jamais connus. Alors même que nous faisons nos cinq prières, tous les jours. Ce mouvement-là m'inquiète. Je le trouve régressif. Mon corps appartient à mon mari, c'est lui seul qui peut le voir. Je dois me voiler parce que l'islam en a parlé. Que fait-on des tunisiennes, des marocaines, des tanzaniennes, des kényanes, qui, comme nous, sont musulmanes et non-voilées ? Moi, je me revendique bantoue musulmane. Le salafisme, c'est de la politique, pas de la religion. Ce n'est pas nous. À cette génération-là, je dis « attention, vous faites de la politique ».

Une nouvelle génération émerge, parlant de parité homme-femmes dans les sphères de décision ?

Ce n'est pas nouveau. C'est nous - les vieilles de 60 ans - qui avons déposé le projet de loi sur la parité, soutenues par notre unique députée - Hadjira - à la dernière Assemblée. On a été timide, parce qu'on l'a voulu à 30% pour être réaliste et la faire passer. Si on l'avait mise à 100% ou 50%, il y aurait eu un refus. C'était surtout stratégique, parce qu'on n'a pas d'élues femmes à l'Assemblée. Mais je crois en la jeunesse. Je vois certaines jeunes femmes qui sont engagées et je suis sûre qu'elles vont incessamment déposer un autre projet de loi à l'Assemblée.

Que dites-vous du fameux pouvoir des femmes à l'ombre ?

Elles décident sur les questions matrimoniales. Elles négocient par rapport aux mariages, par rapport au anda, ici au pays et même au-delà, jusqu'en France, où elles vont forcer leurs filles à épouser un tel ou un tel. C'est malheureux ! Ce pouvoir-là, je ne le soutiens pas. Nous avons mieux à conquérir ! Nous avons besoin d'un pouvoir de décisions au niveau communautaire. Quand les décisions se prennent à la mosquée ou sur la place publique, que la femme n'y est pas, je ne vois pas où est ce pouvoir. Je n'arrive pas à me le représenter, en termes de développement. La femme doit être visible dans la prise des décisions. Quand il y a eu le FADC - Fonds d'appui au développement communautaire - la femme a eu sa place dans tous les comités de



pilotage. Un poste lui était réservé : la trésorerie. C'était une avancée considérable. Elle gérait l'argent et pouvait donner son opinion. L'argent lui donne le pouvoir de décider.

Pourquoi il y a si peu de femmes candidates aux postes électifs ?

Pour de multiples raisons. Nos partis politiques n'ont jamais milité pour la cause des femmes. Aujourd'hui la secrétaire générale de mon parti - le FD - est une femme, mais il a fallu du temps. Nous sommes un parti de gauche, pourtant. Mais les hommes sont ce qu'ils sont. Ils veulent le pouvoir et encore le pouvoir. Ils nous laissent très peu d'espace. Nous devons nous emparer de ces espaces, si on veut prétendre à des mandats électifs. Puis il y a des femmes qui se présentent, mais la population n'est pas encore prête. Il faut beaucoup d'accompagnement pour comprendre que la femme peut être leader. Aujourd'hui en Grande-Comore, nous avons une femme gouverneure. Est-ce qu'on oserait fonder un parti par les femmes, un jour ? Peut-être que nous pourrions ainsi participer aux grandes décisions de ce pays. Nous sommes 51% de la population...

L'Etat laisse rarement une place aux femmes dans le gouvernement...

La place qu'il nous donne consiste à aller gérer notre condition : ministre des droits de la femme. Jamais, je ne accepterais. Je leur dirais merci. Et quand ce n'est pas la condition féminine, on nous donne la santé. La maman qui soigne ! Il est arrivé qu'on nomme une femme ministre des transports, des télécommunications. C'était, je pense du temps de Djohar et de Taki. Mais cela n'a pas duré. On a eu une ministre de l'Economie, aussi. Mais le charme de ce pays, c'est qu'on n'assure pas une continuité à ce que nous faisons. Il n'y a pas de lobbies derrière, il n'y a pas de groupes de pression. Nous ne sommes pas assez fortes. Le jour où nous ferons du lobbying, la femme prendra sa part.

On dit souvent que la femme est bien lotie en matière de droit dans cette société.

Oui et non ! Il n'y a aucune discrimination au niveau salarial. Dans le privé comme dans le public, la femme et l'homme sont payés selon la même grille. Sauf que la femme a moins accès à l'information, je dirais, de ce qui se passe en termes d'évolution ou de promotion. Au niveau des textes, nous sommes égaux, mais c'est au moment de l'application que les choses deviennent difficiles. Les mouvements de femmes n'ont pas suffisamment vulgarisé le code de la famille pour que les jeunes mamans comprennent ou que les futures épouses en maîtrisent le contenu. Et comme elles ont peu d'infos, elles sont souvent lésées. Elles sont ballottées entre le cadi et le code civil dans les questions matrimoniales. Sur la question de la polygamie, il n'y a quasiment pas d'informations. Je pense que ce code doit être amélioré. C'est impératif ! On doit le remettre sur la table de la prochaine Assemblée.

Economiquement ?

Je ne sais pas si vous voyez ces femmes avec leurs étals dans les rues, à longueur de journée, un peu partout dans la capitale. Des activités sans lendemain, qui ne pourront jamais nourrir leurs enfants comme elles l'espéraient, ni changer leurs conditions de vie. On a quelques femmes entrepreneuses, qui émergent dans des secteurs d'homme. Nous sommes dans un cadre de pauvreté généralisée. La société est paupérisée. Une situation qui va sans doute empirer avec cette pandémie mondiale. Pour la femme, comme pour l'homme, c'est pareil. Mais elle en paie un lourd tribut, parce qu'elle doit encore faire plus d'efforts.

Propos recueillis par Mohamed Soilihi Ahmed